# L’Église du futur pensée par Teilhard

Dans le contexte actuel, marqué par un certain nombre de crises, nous nous interrogeons sur l’avenir de l’Église catholique et, plus largement, sur celui du christianisme. Nous nous interrogeons aussi sur l’avenir de la société, celui de l’humanité dans son ensemble, confrontée à d’autres crises, climatique, géopolitique, etc. Se pourrait-il que ces deux questions soient liées et qu’il y ait intérêt à les penser ensemble ? C’est effectivement ce que propose Teilhard de Chardin dans une entreprise ambitieuse. Sa réflexion sur l’Église et le christianisme ne peut pas être détachée de sa réflexion sur l’avenir de l’humanité. Les deux réflexions s’accompagnent nécessairement, l’une éclairant l’autre.

Ce n’est pas surprenant que la pensée de Teilhard ait exercé une certaine influence sur le concile Vatican II, en particulier sur l’élaboration de la constitution pastorale Gaudium et spes. Le nom de Teilhard n’est pas mentionné, mais les documents préparatoires montrent que plusieurs des rédacteurs l’avaient lu.

Comment s’élabore sa réflexion sur l’Église et le christianisme dans le monde actuel ? Teilhard est contemporain d’une époque où domine encore l’idée de progrès. Les personnes qu’ils fréquentent, en particulier dans le monde scientifique, y adhèrent volontiers. Même des événements catastrophiques comme les guerres mondiales ne suffisent pas à ruiner définitivement cette idée. Les critiques les plus sérieuses viendront plus tard (cf. le « catastrophisme » que l’on observe aujourd’hui). Pour Teilhard, les crises sont des occasions de renouveau, ce sont des étapes qu’il faut nécessairement franchir pour grandir. Il n’ignore pas les catastrophes possibles (il vécut de l’intérieur les massacres de la Première guerre mondiale), mais elles ne sont pas la fin du monde, le retour au chaos. Néanmoins, il est conscient des tentations de régression, d’abandon, de perte de goût de vivre. Face aux obstacles apparemment infranchissables, l’humanité peut être tentée de baisser les bras. C’est là où, à ses yeux, le christianisme, manifesté concrètement dans une communauté particulière, l’Église, peut apporter ses ressources. Comment ?

Cela suppose d’abord une réforme de l’Église. Telle qu’elle se présente actuellement, l’Église catholique reste encore largement en dessous de ce que l’on devrait attendre d’elle. Teilhard est particulièrement conscient du décalage entre les aspirations et les recherches de ses contemporains et ce que propose effectivement l’Église. Il voit se creuser le fossé entre elle et un monde en transformation profonde. Il y a encore à son époque de nombreux pratiquants, mais il constate que beaucoup de gens instruits ne se retrouvent pas dans le discours de l’Église. Il voit un nombre croissant de ses contemporains, qui, sans être par principe hostiles au christianisme, à l’Évangile ou la personne du Christ, prennent leur distance avec l’Église. Le « grand schisme » qui la menace est l’opposition entre « chrétien » et « humain ». La cause en est que « l’Eglise ne donne plus l’impression de “sentir avec l’Humanité” » (« Le sens humain », XI, 33). Le fossé s’est creusé et « maintenant, une grande partie du Monde a perdu confiance en elle » (id., p. 37). De son côté, le monde catholique se replie « dans un petit monde artificiel de rites, de pratiques, de surenchères pieuses, entièrement séparé du vrai courant des choses » (id, p. 44). Il importe que l’Eglise puisse « *sentire cum hominibus* » (« Note pour l’évangélisation », XII, p. 413), car « le christianisme n’avancera que quand l’Eglise se sera convertie à l’Humanité, au sens humain » (Lettre à Pierre Leroy du 30 octobre 1948). Il déplore que « Rome » n’ait pas vraiment compris le monde contemporain et surtout n’ait pas vraiment le désir de le faire, estimant qu’elle a tout ce qui lui faut en elle-même. L’Église est encore trop fermée sur elle-même, trop autocentrée. Elle n’entend pas les attentes ou les appels du monde.

À plusieurs reprises, Teilhard reconnaît qu’il ne sent pas à l’aise dans l’Église telle qu’elle est. Dans une lettre à son amie Ida Treat, il dit sa haine de l’« ecclésiasticisme » (Accomplir l’homme, p. 78), dans une autre lettre, son désir d’échapper à la « carapace ecclésiastique » (lettre à Edouard Le Roy). Il dit « étouffer » dans le monde chrétien « tel qu’il se présente à nous dans les documents ecclésiastiques et les gestes ou conceptions catholiques » (Lettre à Auguste Valensin du 27 juin 1926). Il se sent de plus en plus loin de certaines expressions : « je n’ai plus confiance dans les manifestations extérieures de l’Église » (Lettre à Auguste Valensin du 10 janvier 1926). Une lettre à son ami, le philosophe Edouard Le Roy, le dit très clairement : « Je sens plus durement que jamais, *la foncière opposition* qui existe […] entre mon esprit et l’esprit *apparent* de l’Église » (lettre à Edouard Le Roy du 24 mars 1929).

Sa difficulté se redouble du fait que les instances officielles de son ordre semblent se méfier de lui. Dès ses premiers écrits, il est suspect de « modernisme » : ce désir de rapprocher l’Église du « monde », cette insistance sur l’idée d’évolution, paraissaient problématiques à ses supérieurs. C’est un écrit sur le péché originel, en principe une note privée, qui fut le déclencheur d’une première crise : en 1925, on le retire de l’enseignement à l’Institut catholique de Paris pour l’envoyer définitivement en Chine. Inutile de dire qu’il vécut mal cette mise à l’écart. C’était d’autant plus pénible pour lui qu’il ne cherchait pas à faire cavalier seul ni à imaginer une nouvelle religion. Son désir était de repenser un christianisme plus authentique dans l’espoir qu’il rejoindrait les aspirations de ses contemporains. Il ne voulait en aucun cas choisir entre l’Église et l’humanité, le christianisme et le monde. Non seulement, il ne voulait pas garder pour lui seul ses réflexions mais les partager avec d’autres, mais encore il cherchait à se faire reconnaître officiellement. Il voulait que l’Église approuve sa démarche : « Tout ce que je puis tenter […] c’est de faire la synthèse de “ce que je vois” avec le *maximum* de “ce que l’Église désire voir admettre » (Lettre à Auguste Valensin du 4 juin 1933).

Tout cela fait qu’en dépit des difficultés, il se refuse à rompre avec l’Église comme le lui conseillent certains de ses amis. « Moins profondément inséré dans l'Église, je serais moins apte à travailler pour la libérer » (Lettre à Léontine Zanta du 20 mars 1932). Dans la lettre citée à Edouard Le Roy, il ajoute : « par tout ce dont je rêve en dehors du rayon (actuel) de l’Église, je me sens précisément lié au centre profond de l’Église. Pas de garantie de succès, ni de Visage vraisemblable, au Monde, sans Christ ; et pas de Christ sans quelque chose d’historique et de définitif dans l’édifice ecclésiastique. Vous me comprendrez si je vous dis qu’à certains moments je sens comme si je rêvais d’un désir fou de voir se rompre en moi tout lien avec l’Église, pour me donner librement au Monde ; – et c’est précisément ce besoin du Monde qui me ramène et me rive à quelque chose qui est conservé et véhiculé par l’Église ! ». Le moment le plus difficile se situe en 1929, par contrecoup de son exil de 1925. Dans une lettre à son amie la philosophe Léontine Zanta, il parle d’une « crise assez forte d’anti-ecclésiasticisme, pour ne pas dire d’anti-christianisme » (Lettre à Léontine Zanta du 15 avril 1929). Mais, même à ce moment, il dit n’avoir jamais été sérieusement tenté de rompre (René D’Ouince, « L’épreuve de l’obéissance », p. 342) : « Je n’ai aucune envie ni idée de me séparer » (Lettre à Auguste Valensin du 8 août 1950).

Même si elle donne le sentiment d’être enfermée dans sa carapace dogmatique, l’Église peut évoluer. Comme tout organisme vivant, elle est en croissance, et il ne faut pas « forcer impatiemment » cette croissance (Accomplir l’homme, 74). Un renouveau est nécessaire, mais qui ne peut se faire que de l’intérieur (Henri de Lubac, *Teilhard missionnaire*, 42). Dans ses notes de retraite, Teilhard dit qu’il aime l’Église « en avant » (*Notes de retraite*, 254). Il garde l’espoir qu’il y a bien un à-venir, encore invisible, mais réel.

Une lettre à un ami incroyant qui l’interrogeait sur la raison de sa fidélité à l’Église, résume bien les éléments principaux de son raisonnement.

Il reconnaît qu’il y a dans l’Église des « inadaptations » et des « caducités » (des éléments périmés, voués à disparaître). Par là, il rejoint le diagnostic critique de cet ami. Il ne cherche pas à justifier l’Église à tout prix. Pourtant, il affirme que sa dimension est plus large. Elle est de l’ordre d’un « axe » (la notion est très importante car elle dit une direction) : « L’Église représente une canalisation tellement puissante, tellement enracinée (dans tout le passé humain) de ce qui est la sève morale et “sublimante” des âmes, — elle manifeste (malgré des mesquineries accidentelles et momentanées) une telle faculté d’épanouir harmonieusement la nature humaine, que j’aurais conscience d’être infidèle à la Vie si j’essayais de lâcher un courant organique tel que celui-là » (« Sur mon attitude, lettre à un ami incroyant », XIII, p. 135). C’est pour cela qu’il ne se voit pas en dehors de l’Église. Elle est « l’approximation la plus achevée qui soit de cette Vérité. […] Il faut *la dépasser en croissant avec elle* » (id, p. 136). Tracer son chemin tout seul n’aurait pas de sens.

L’Église est incapable d’exprimer complètement à un moment donné de son histoire la figure du Christ (id, p. 136). « Il me semble, tout à la fois, et que Notre Seigneur est véritablement et uniquement dans son Église, et en même temps qu’il est très autre chose (*idem sed ultra*) que ce qu’on nous dit. Impossible de l’atteindre autrement qu’en avançant à travers la brume, c’est-à-dire en faisant de plus en plus corps avec l’Église. Mais impossible, aussi, de ne pas désirer que sa face se révèle davantage » (Lettre à Auguste Valensin, 13 mars 1921).

Autrement dit, il ne faut pas confondre la forme que prend l’Église à un moment donné avec le christianisme le plus authentique qui ne sera atteint qu’au terme d’une longue maturation. Elle est « encore une enfant ». Cela nécessite une lente maturation et non une déduction logique : le dogme évolue de manière plus complexe que les concepts (« Sur mon attitude », art. cit., p. 137). Un fond invariable est « destiné à revêtir un aspect toujours nouveau » (ibid.).

Pourquoi insister sur la dimension ecclésiale ?

L’attachement à l’Église recouvre une sensibilité à la dimension collective de l’existence humaine. Pour Teilhard, l’avenir de l’humanité est dans le rassemblement. C’est à la fois la logique même du mouvement évolutif qui renforce les liens entre les organismes et l’horizon à atteindre en dépit de la présence de forces de divisions.

Cela résonne avec la conception chrétienne du salut comme communion universelle. Pour lui, le salut chrétien n’est pas une entreprise individuelle, le salut de « son âme ». Ce n’est pas la relation individuelle avec un Dieu au « ciel » qui importe, mais l’ensemble des relations cosmiques dans lesquelles Dieu lui-même s’est incarné. « L’Église appartient à l’axe de salut du monde » (André Dupleix et Evelyne Maurice, *Christ présent et universel*, p. 269).

La voie du salut est ouverte par le Christ, Dieu incarné : « Le christianisme est par définition et par essence, la religion de l’Incarnation. Dieu s’unissant au Monde qu’il crée, pour l’unifier, et, en quelque manière, pour l’incorporer en Lui » (« Hérédité sociale et progrès », p. 46). « Pour l’humaniste chrétien, – fidèle en cela à la plus sûre théologie de l’Incarnation, – il n’y a pas actuelle indépendance ni discordance, mais subordination cohérente, entre la genèse de l’Humanité dans le Monde et la genèse du Christ, par son Eglise, dans l’Humanité » (id., p. 47).

L’Église est engendrée par le Christ. L’union qui s’accomplit concrètement dans le corps du Christ se prolonge dans le corps de l’Église : « Teilhard est lié à l’Église par le fond, c’est-à-dire par le Christ » (Dupleix et Maurice, *op. cit.*, p. 267). « La fidélité à l’Église est pour Teilhard une fidélité christique » (id, 269). D’une part, le monde ne peut s’achever sans le Christ ; d’autre part, il n’y a pas de relation réelle au Christ sans fidélité à l’Église.

Et cela se construit dans une histoire : « Sans enracinement dans la Révélation historique et dans la Tradition, sa vision perd toute consistance » (id, p. 264).

L’Eglise est le « cône plus intérieur encore, imprégnant, envahissant et soutenant graduellement toute la masse montante du Monde, et convergeant concentriquement vers le même Sommet » (« Esquisse d’une dialectique », p. 156).

Ceci l’amène à reconnaître l’infaillibilité de l’Église, qui signifie que la communauté chrétienne a en elle-même la capacité de trouver son chemin de maturation à travers les inévitables tâtonnements (cf. « Introduction à la vie chrétienne », X, p. 181).

L’Église n’est certainement pas la communauté idéale, la « société parfaite », devant servir de modèle aux sociétés humaines, mais c’est la direction qui importe. Teilhard emploie à plusieurs reprises la notion d’« axe ». Dans la doctrine chrétienne, il oppose en particulier le dogme « axe » au dogme « cadre ». Le second est sans doute nécessaire : nous avons besoin d’une loi qui encadre. Mais la notion est trop statique. Elle présente le danger de confondre l’existant et la visée. Tout organisme vivant est en évolution. L’important est la direction que suit cette évolution.

C’est à cette condition que la tradition chrétienne est porteuse de ressources pour une humanité qui s’interroge sur son avenir. Ce n’est certainement pas en cultivant le repli sur soi, l’enfermement communautariste, l’identité excluante, tout ce que Teilhard reprochait à l’Église de son temps.

De la part de l’Église, la démarche est double : écoute du monde et parole adressée. Il faut dans un premier temps que l’Église « sente avec l’humanité ». Cela se retrouve dans l’introduction à la constitution conciliaire Gaudium et spes : « Les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps […] sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ ». L’écoute du monde se retrouve aussi dans la structure de l’encyclique *Laudato si’*, qui, dans son premier chapitre, commence par se mettre à l’école des connaissances scientifiques. Pour Teilhard, la science joue un rôle central car elle nous donne de l’univers une image nouvelle.

À l’écoute doit succéder la parole. Si la communauté chrétienne doit recevoir de l’humanité, elle doit aussi lui apporter. La parole de l’Église doit pouvoir être entendue par les « hommes de bonne volonté » (c’est aussi la visée du Concile). Elle ne peut pas parler à ses seuls fidèles, ce qui signerait son échec. Comme l’écrit Teilhard, la foi chrétienne est destinée à « sauver, ou même à relayer, l’Evolution » (*Le Phénomène humain*, p. 331).

Une parole possible est une parole d’espérance, susceptible de soutenir la marche du monde, en dépit des tentations de régression. C’est la visée de l’« Epilogue » qui conclut *Le Phénomène humain*, intitulé « Le Phénomène chrétien ». La marche en avant du monde, décrite dans les chapitres antérieurs, ne peut aboutir « à moins que ne brille au-dessus d’elle un pôle suprême d’attrait et de consistance » (*Le Phénomène humain*, 324). Telle est la conclusion déduite de l’observation attentive du développement évolutif de l’univers. Mais ce foyer ne peut se contenter d’être un idéal, car il ne pourrait pas animer le mouvement. Or le christianisme présente un tel foyer, qui s’est manifesté dans l’histoire, Dieu incarné. L’incarnation signifie l’union réalisée par le lien d’un amour universel.

Cela résonne avec la démarche synodale proposée par le pape François. Il s’agit de prendre au sérieux toutes les composantes de l’Église. La réflexion commune ne se limite pas au seul magistère épiscopal ni au seul clergé. Il s’agit de prendre au sérieux la dimension collective de l’Église. C’est une pluralité de voix qui s’expriment dans un dialogue qui peut conduire à dessiner une figure commune.

J’aimerais terminer en suggérant un prolongement un peu ambitieux. Nous sommes devenus plus sensibles à la dimension cosmique de l’existence humaine. La solidarité profonde qui unit les créatures humaines et les créatures non-humaines (la « fraternité » selon François d’Assise) conduit à envisager une incorporation de ces dernières dans le corps ecclésial.

Teilhard en avait déjà l’intuition, invitant à repenser les relations « entre le Christ et un Univers devenu fantastiquement immense et organique » (Lettre à Bruno de Solages du 2 janvier 1955). L’Église ne serait pas seulement une communauté humaine, mais une communauté cosmique. La figure reste encore assez floue, mais une image est suggérée par un passage du livre d’Isaïe qui décrit les temps messianiques comme des temps de réconciliation, non seulement entre les humains mais entre les animaux.